

Souvenirs d'un ancien élève du petit séminaire de Verrières

(1885-1891)

Présentation

Jean-Pierre Guillet

Jean-Pierre Guillet est né le 8 avril 1870 à Fortunières, commune de Chazelles-sur-Lavieu dans une modeste famille paysanne. Cependant ses parents qui savent lire et écrire ne négligent pas son instruction. Il fréquente d'abord l'école de Chazelles-sur-Lavieu dont le niveau est très faible. Il est ensuite, pendant quelques mois, élève de la "bonne" école des frères maristes de Saint-Jean-Soleymieux. En avril 1885, à quinze ans, il entre au petit séminaire de Verrières. Élève médiocre, selon lui, il atteint tout de même la classe de rhétorique en 1891, année où il quitte Verrières.

Contrairement à la plupart de ses condisciples il n'entre pas dans les ordres. Il renonce à sa dispense comme étudiant ecclésiastique et effectue son service militaire au 16^e régiment d'infanterie à Montbrison puis à Vichy comme infirmier. Il devient ensuite employé des chemins de fer à Reims en 1901, à Lormes dans la Nièvre en 1902, puis à Chazelles-sur-Lyon. Jean-Pierre Guillet participe à la Grande Guerre comme infirmier à Clermont, à Montbrison et à Vichy. Il s'établit enfin cafetier-restaurateur à Montbrison à l'enseigne "Au bon accueil", rue de l'Hôpital. Il est aussi agent d'assurances. Il meurt à Montbrison le 8 septembre 1965.

Le témoignage

A la fin de sa vie, Jean-Pierre Guillet a la bonne idée de rédiger quelques pages de souvenirs sur le temps où il était écolier puis collégien. Ce témoignage a été recueilli par son petit-fils¹ Christian Guillet. Ces lignes sont en effet pleines d'intérêt. L'auteur - un homme modeste - parle avec simplicité et, nous semble-t-il, avec une grande sincérité de sa vie scolaire. Fréquemment, les souvenirs d'anciens élèves tendent un peu à l'hagiographie surtout s'ils sont rédigés en vue des festivités organisées dans l'établissement. Ils émanent aussi, le plus souvent, d'anciens bons élèves devenus des personnalités. Le collégien Guillet ne se range pas dans cette catégorie. Il avoue avoir été dans les derniers de sa classe. Pourtant la sévère discipline et la rude vie quotidienne au petit séminaire ne semblent pas lui avoir laissé de très mauvais souvenirs. Il parle avec faveur de ses maîtres, notamment de l'abbé Role [*Rolle*] et du supérieur l'abbé Jean-Baptiste Chausse.

En 1870-1871, le séminaire avait perdu beaucoup d'élèves. L'abbé Chausse, dit *le Gros*, devient alors supérieur et fait revivre un nouvel âge d'or à l'établissement. Il achève l'aile nord de l'édifice, embellit la chapelle qui reçoit de belles orgues offertes en 1885 par les anciens élèves. Assez vite Verrières devient l'une des maisons les plus florissantes du diocèse². Jean-Pierre Guillet a connu cette période de prospérité. Il souligne les effectifs importants, la richesse et la bonne tenue du collège, l'organisation parfaite de l'exploitation agricole.

Le récit plein de fraîcheur de Jean-Pierre Guillet illustre de façon bien concrète la situation de l'enseignement à la fin du 19^e siècle dans notre région. L'enseignement primaire est parfois indigent (Chazelles-sur-Lavieu),

¹ Nous remercions bien sincèrement M. Christian Guillet qui nous a transmis ces souvenirs et a autorisé *Village de Forez* à les publier.

² Cf. J. Barou, "Le petit séminaire de Verrières", *Bulletin de la Diana*, tomes 46 (1979-1980) et 47 (1981-1982).

malgré quelques écoles plus solides souvent tenues par des religieux (Saint-Jean-Soleymieux). Les enfants de la campagne vont très rarement au-delà. Quelques-uns, tel Jean-Pierre Guillet, fréquentent alors les petits séminaires de la région : Montbrison, Verrières, Saint-Jodard, L'Argentière même s'ils n'ont pas l'intention de devenir prêtres. Car, les lycées de Saint-Etienne, Roanne ou Saint-Chamond sont seulement accessibles aux enfants de citadins aisés.

Joseph Barou

Souvenirs

Fortunières

Le hameau de Fortunières où je suis né a une altitude dépassant 1 000 mètres. Il fait partie de la commune de Chazelles-sur-Lavieu. Il est distant de ce bourg de 3 kilomètres. La température y est froide. Les cultures du seigle et de la pomme de terre sont les seules prospères. Le sol est très propice pour le hêtre, le pin et le sapin. C'est pourquoi, à la belle saison, beaucoup de citadins viennent à l'ombre de ces grands arbres.

Vers 1880 on comptait vingt-cinq ménages réduits aujourd'hui à trois ou quatre. A cette époque la neige tombait en abondance rendant impraticable les chemins tortueux par la présence d'énormes congères. Pour cette raison les enfants commençaient à fréquenter l'école à huit ou neuf ans et souvent s'en absentaient l'hiver. De plus, au mois d'avril, dès que le coucou, caché à l'ombre des grands bois, faisait entendre son cri sonore, il fallait garder le bétail et se mettre au courant de la petite culture. C'est pourquoi presque toutes les personnes ne savaient ni lire, ni écrire.

Les pauvres habitants de Fortunières auraient voulu que leurs enfants soient au bourg pour assister au catéchisme et à l'école mais les maisons pour les abriter pendant la mauvaise saison étaient introuvables.

Par exception mon père savait lire et écrire. Alors les parents venaient des bourgs et hameaux voisins lui demander de faire une lettre à leur fils sous les drapeaux.

A l'école de Chazelles puis chez les frères maristes de Saint-Jean

Au bourg de Chazelles il y avait un instituteur nommé Boithias qui était très paresseux. Pour un petit malaise il n'allait pas faire sa classe et la confiait à son vieux père, également instituteur, qui ne faisait que dormir.

Vers 1883 le maire et les conseillers furent renouvelés. Ils demandèrent le changement de cet enseignant lors d'une assemblée. Boithias, natif de Chazelles, fut nommé dans la région roannaise.

A treize ans, j'étais sans doute illettré et c'est pourquoi mes parents me mirent en pension chez les frères maristes de Saint-Jean-Soleymieux, mais, au mois d'avril, ils m'en sortirent pour aller garder le bétail.

Lorsque j'étais à l'école des frères, l'un d'entre eux, nommé frère Aquilinus, un très fort gaillard d'une taille de 1 mètre 80, ne cessait de me solliciter pour entrer dans sa corporation sans savoir pourquoi il avait porté son choix sur moi. Il rendait de nombreuses visites à mes parents afin qu'ils consentent à me laisser partir. Ces rencontres finirent par énerver mon père qui rétorqua un jour à l'abbé : "Je vous admire, vous sacrifiez votre vie pour instruire la jeunesse mais vous n'avez pas le sou. Jamais je ne consentirai à laisser partir mon fils dans votre corporation". Il est vrai aussi que je n'avais pas l'intention de devenir un frère.

Au séminaire de Verrières

En 1885, après les fêtes de Pâques, mes parents me mirent au petit séminaire de Verrières. Il y avait sept classes où l'on commençait le grec et le latin.

Mon bagage était bien maigre. En sortant de l'école de Chazelles, savais-je lire et écrire ? J'en doute et ce n'était pas les quelques mois passés dans la bonne école des frères maristes de Saint-Jean-Soleymieux qui me rendaient apte à obtenir mon certificat d'études primaires. De plus, je n'étais guère doué et peu intelligent. Mes condisciples ayant une instruction supérieure à cet examen, je ne pouvais pas les dépasser. C'est pourquoi lorsque le censeur, monté sur une estrade dans le réfectoire, donnait, pendant le dîner, le classement par classe, j'ai toujours entendu de la 6^e à la rhétorique : *Dominus Guillet tenet locum vigesimum tertium* (maître Guillet tient la 23^e place).

Non seulement les professeurs entendaient ces résultats mais mon brave curé de Chazelles, l'abbé Vial, les écoutait également. Cela était loin de lui faire plaisir, je le voyais sur son visage.

En 1885 le petit séminaire de Verrières comportait un vaste bâtiment et de grandes dépendances. Ce bâtiment était affecté aux élèves qui se préparaient, pour la plupart au sacerdoce. C'est ainsi que la rhétorique 1821 dont je faisais partie eut, sur 25 élèves, 20 qui furent ordonnés prêtres.

Lorsque je suis rentré au séminaire en 1885 le nombre d'élèves dépassait 300. Tous étaient internes, même ceux du bourg.

Le supérieur était l'abbé Chausse Jean-Baptiste, prêtre vénéré dont le décès a laissé un immense regret et un souvenir inoubliable non seulement aux professeurs et élèves mais aussi à toute la population du bourg et de ses environs.

A la messe de ses funérailles assistaient son éminence l'archevêque du diocèse de Lyon, une foule de prêtres et de nombreux civils. La chapelle du séminaire étant trop petite pour accueillir tous les assistants, on préféra l'église paroissiale de Verrières où tous ne purent entrer faute de places.

Ce vénéré supérieur était secondé par de nombreux professeurs, tous prêtres, pour l'instruction et la formation des élèves.

Vie quotidienne

On comptait un grand et un petit dortoir. A côté était une petite chambrette destinée au professeur chargé de surveiller si chaque élève faisait sa toilette et son lit. Si celui-ci n'était pas fait convenablement, le surveillant le jetait sur le plancher et le séminariste devait le faire rapidement pour pouvoir assister à la messe obligatoire.

Le lever était à 5 heures ½ en été et 6 h ½ en hiver.

Il existait une grande salle de récréation où l'on pouvait faire la lecture, la correspondance ou se livrer à des petits jeux très nombreux dont je ne me souviens plus des noms.

Devant cette salle on pouvait se promener, s'abriter en cas de pluie ou de chute de neige, sous une toiture supportée par des colonnes.

A côté de cette salle était une belle chapelle où l'on entendait de très beaux champs interprétés par les élèves. Celui qui était doué d'une belle voix entonnait accompagné des orgues :

*Vous mourez superbes guerriers
N'espérez pas que vos lauriers
Vous sauvent de la foudre, etc.*

et ailleurs...

*La plus belle jeunesse
Passe comme une fleur
Hâtez-vous, le temps presse
Donnez-vous au Seigneur, etc.*

Dans le grand réfectoire, situé près de la cuisine, se trouvait sur un côté une petite table surélevée où l'abbé Georgeon (surnommé Bistan), préfet de récréation, prenait ses repas. Tous les professeurs avaient des sobriquets donnés généralement pour les Couramiauds (Saint-Chamonais)... Ils étaient

bons pour trouver un nom. A l'opposé de cette petite table, il y en avait une grande élevée sur gradin où le supérieur, les professeurs et les invités (des prêtres) prenaient leurs repas.

Le premier gradin nommé *ablatif* était réservé aux élèves ayant une punition plus élevée que le *pensum*. Ces élèves se tenaient à genoux pendant tout le repas de midi (dans la hiérarchie des punitions il y avait le *pensum*, *l'ablatif* et le renvoi. Cette ultime sanction n'a jamais été utilisée pendant mes 7 ans de séminaire).

Cette salle servait aussi de théâtre : de très belles pièces étaient jouées par les rhétoriciens hors des fêtes importantes (notamment celles du supérieur et des grandes vacances). Et chaque année, deux ou trois jours avant leur départ, la rhétorique et l'humanité faisaient leurs adieux. Je me plais à donner ici celui des rhétoriciens de 1921 en réplique aux humanistes :

*Adieu jeunes amis qui souriez d'avance
A vos jours de repos pleins de joie et d'amour
Avant de nous quitter
Donnez le baiser d'espérance
Pour un heureux retour (bis).*

*Car vous viendrez encore
Dans ce séjour tranquille
Nous, hélas, nous partons
Pour ne plus revenir
De ceux qui vont bientôt
Quitter ce cher asile
Garder le souvenir (bis).*

Ce petit morceau composé, mis en musique (par l'abbé Role éminent professeur de musique) et chanté était bien touchant. Il fit couler des larmes à certains professeurs et élèves.

Le manger était servi par les domestiques en tenue propre. Les plats étaient faits pour six personnes qui se choisissaient en rentrant de vacances. Parmi ces six, il y avait le président chargé de faire la part de chacun.

La cuisine occupait un grand espace. La nourriture préparée par cinq religieuses aidées de civils était excellente et copieuse :

- Le matin après la messe : soupe, fromage ou beurre.
- À midi et le soir : soupe, viande, plat de légume et dessert. Comme boisson il y avait en abondance un mélange eau-vin.
- À quatre heures de l'après-midi, il y avait le goûter *ad libitum* (à volonté, au choix) mais aux frais des parents.

Parmi les élèves qui prenaient le "goûtaron" (goûter), on remarquait un nommé Sarda dont la figure était taillée à coups de hache. Il aimait beaucoup le lard. Ses parents habitaient dans un hameau de la cambrousse dont les habitants devaient être illettrés comme ceux de Fortunières.

Lorsque la soeur Bernard ouvrait le guichet pour la distribution du goûtaron, Sarda se précipitait tout déhanché en criant : *soeur Bernard du lard !*

Il existait une grande terrasse avec toutes sortes de jeux. Le principal était le ballon. Les solides gaillards de Saint-Genest-Malifaux le lançaient très haut. Cette activité se pratiquait pendant les beaux jours. En hier, c'était le "ski". On faisait une glissière de cinq ou six mètres en largeur et de cent à deux cents mètres en longueur à l'endroit où la partie de la terrasse offrait une pente. On se tenait debout ou assis sur une planche, on nous poussait et en quelques secondes la distance était parcourue.

A huit cents mètres du séminaire se trouvait une prairie de 600 m² peu fertile pour deux raisons : le terrain était mauvais et l'herbe piétinée par les élèves qui se rendaient en promenade une fois par semaine. Attenant à cette parcelle, un petit monticule où des pins donnaient de l'ombrage³. Seuls les professeurs y avaient accès pour lire leur bréviaire avec deux ou trois rhétoriciens préparant le bac. Pour les grandes fêtes, élèves et professeurs s'y rendaient fanfare en tête et les cuivres jouaient les beaux morceaux composés par l'abbé Role.

Parmi les élèves de rhétorique, il y avait des emplois :

- un censeur chargé de sonner la cloche pour chaque exercice : réveil, messe, déjeuner...
- un sacristain chargé de l'entretien de la chapelle avec le concours de quelques religieuses de la confrérie Saint-Joseph (lesquelles habitaient une bâtisse adjacente au grand bâtiment du séminaire sans communication intérieure).
- un maître chanteur.

Le domaine du séminaire

Le séminaire était très riche. Derrière le grand bâtiment destiné à l'éducation et à la formation des élèves se trouvaient de grandes dépendances comportant quelques constructions à usage de boulangerie, écurie, porcherie, basse-cour, grange, fenil et hangar. Il y avait donc un boulanger, un boucher, un charcutier, un vacher, un porcher et un berger. Leur labeur personnel accompli, ces travailleurs s'aidaient mutuellement. De plus un maître valet se rendait à Montbrison, une ou plusieurs fois par semaine, chercher de l'épicerie, des colis en gare et du combustible. Il surveillait aussi si chacun faisait son travail et indiquait le moment de faner, de labourer, de semer car le séminaire entretenait des prés et des terres lui appartenant ou en louage. Toutes denrées étaient cultivées à l'exception du blé. C'était donc une exploitation agricole où rien ne se faisait sans avoir consulté le supérieur et reçu son approbation.

Jean-Pierre Guillet

³ La "campagne" du Mas.